N° 129.

17.

CONSIDÉRATIONS

ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES

SUR

LA VIE DE LA FEMME.



Thèse

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 31 AOUT 1840,

PAR

A^te - GÉDÉON MALLET,

de Bagnols (GARD);

EX-CHIRURGIEN DE LA MARINE;

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Quoique ce soit un subject que je n'entende pas très-bien, je ne laisse pas de m'y glisser, sondant le gué, et quand y trouve trop de profondeur me tiens sur la rive.

Essais de MONTAIGNE.

MONTPELLIER,

Imprimerie de Mme Ve RICARD, née GRAND, place d'Encivade

1840.

A la Mémoire

DE MON PÈRE ET DE MA SOEUR CHÉRIE.

Regrets !!....

A

MA BONNE MÈRE.

Si mes premiers essais pouvaient être la récompense de ton amour et de tes nombreux sacrifices , sois la première à en recevoir l'hommage.

A.-G. MALLET.

A mon Cousin

GENTIL.

Vous avez aidé et encouragé ma jeunesse de vos conseils, recevez aujourd'hui l'hommage de mon premier essai. Reconnaissant, je vous le dédie. Veuillez donc accepter ce faible ouvrage, non comme œuvre scientifique, mais comme une marque légère de reconnaissance, d'amitié vive et de loyale estime.

A.-G. MALLET.



CONSIDÉRATIONS

ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES

SUR

LA VIE DE LA FEMME.

> Quoique ce soit un subject que je n'entende pas très-bien, je ne laisse pas de m'y glisser, sondant le gué, et quand y trouve trop de profondeur me tiens sur la rive.
>
> *Essais* de MONTAIGNE.

Si les différents genres de vie dans les états artistiques, industriels et politiques altèrent, sur toute la surface du globe, le type originel, le cachet primitif de l'homme, la femme, environnée de toute part du même milieu, doit subir davantage leur influence, et, par l'essence même de sa nature, être assujettie à un plus grand nombre d'altérations morbides, et recevoir une impression plus marquée des éléments

qui l'entourent. Aussi le médecin appelé à remplir dignement son sacerdoce, doit-il faire une étude consciencieuse et approfondie de ses fonctions, et conserver, par des règles et des lois hygiéniques, la santé et la vie de l'être en qui repose le germe des races et des destinées futures.

Guidé par des idées à la fois égoïstes et despotiques, l'homme s'est trop étudié en lui-même, et tout ébloui de ses riches observations, il a trop négligé l'étude de celle par qui se forme la véritable société, association réalisant en elle seule le sentiment, le mouvement et la pensée.

Cependant la physiologie de la femme présente, sous le rapport des facultés physiques, assez d'intérêt pour attirer l'attention de l'observateur, et assez de beauté morale pour forcer l'homme, s'il ne veut descendre jusqu'à elle, de la relever jusqu'à lui, et la montrer fièrement à ses côtés, digne de son énergie et de sa puissance morale.

Au moyen-âge, lorsque la force physique faisait roi, lorsque l'homme ne valait que ce que valait son bras, et que la force brutale régnait, la femme était esclave et subissait le joug; mais aujourd'hui, jour de rénovation, où la tête gouverne, où la raison domine, il doit la faire jouir des prérogatives de l'intelligence de l'homme, et de ce côté nous marchons!!!

Être frêle, mystérieuse fleur, la femme présente des considérations physiques et morales dont l'étude

bien dirigée pourrait éclairer sa physiologie, et jeter un jour nouveau sur les nombreuses altérations organiques qui assiégent sa triple vie de vierge, d'épouse et de mère.

Mais avant de l'examiner dans ces différents états, dans ces trois périodes organiques, devrons-nous étudier sa vie morale tout entière, et faire ressortir, si nos forces le permettent, l'influence de tout son organisme sur son caractère et ses habitudes.

Séparant d'elle tout ce qui pourrait la modifier, en éloignant toutes les causes susceptibles de faire plier dans les divers états de la vie sociale sa constitution, nous étudierons dans tous les lieux sa nature originelle, et nous la trouverons partout la même, considérée soit à l'état de compagne de l'homme civilisé, soit intrépide amazone, ou bien odalisque esclave d'un sultan au fond d'un sérail, ou poétique bayadère aux rives du Gange.

Nous la verrons toujours, dans la civilisation ou la barbarie, déployer une existence plus riche en sensations qu'en pensées, plus riche d'émotions que de mouvements. Douée de plus de sentiment que d'esprit, elle sent plus qu'elle ne raisonne; aussi voit-on en elle une propension extrême à généraliser, à synthétiser, car la synthèse est le propre du sentiment. Faible et mobile par sa nature, elle doit avoir des organes plus actifs que forts, plus sensibles que consistants, et ne pas manquer de cette finesse de tact, de

cette pénétration d'esprit qui lui fait saisir rapidement toutes les nuances de l'objet qui vient frapper ses sens et son intelligence.

A cette perceptibilité elle joint une grande mémoire; aussi brille-t-elle non-seulement dans les belles-lettres, mais encore dans les arts, en tant qu'ils se réduisent cependant à des opérations purement mécaniques. Possédant une perspicacité de cœur à toute épreuve, elle dévoile facilement les affections que l'on cache; elle ne perd ni un regard, ni un geste; et mère, elle découvre bientôt l'amour profondément enseveli dans le cœur de la jeune fille.

En revanche de cette sensibilité qui fait le charme de sa conversation, elle manque de cette vigueur de pensées, de cette suite de raisonnement qui peut seule créer un grand ouvrage, et ne permet point d'appliquer son esprit à de vastes conceptions : celles qui y prétendent perdent souvent le plus beau privilége de leur sexe, celui d'aimer !

Somme toute, elle juge plutôt par instinct que par réflexion, et conçoit plus facilement par inspiration que par conscience des motifs ; elle sent vivement et bien : chez elle, le sentiment sert de jugement. A cette finesse morale elle vient joindre la ruse et une persévérance toute caractéristique qui la fait parvenir au but vers lequel elle tend, et qu'elle ne pourrait obtenir par la force brutale : tous les jours on en voit des exemples frappants. Nous ex-

pliquerons donc facilement par cette sensibilité et cette faiblesse innée, cette foule d'émotions rapides, cette versatilité de caractère qui la fait passer d'une gaîté folâtre et légère à des pensées sombres et mélancoliques. Elle se complaît à donner naissance à des brouilleries passagères avec l'objet aimé, pour avoir le plaisir de verser des larmes, et jouir d'une réconciliation qu'elle ne tarde pas à faire attendre. Ses déterminations se rapprochent de l'impression; tout ce qui l'émeut vivement, tout ce qui l'impressionne, la trouble et la séduit. Que de prise a sur elle l'enthousiasme! On le voit bien, car tous les objets qui peuvent le développer sont aimés par elle avec toute la puissance et l'énergie de son amour. L'éclat des fêtes, le spectacles, les bals, toutes les sensations qui les accompagnent, font ses délices. Si elle les aime avec passion, c'est qu'elle a soif de flatterie, d'hommages et d'émotions. En rapport avec son caractère, elle veut attirer l'attention sur elle. La femme la plus chrétienne éprouve ce besoin, et ne peut s'empêcher, même à l'église, de satisfaire ce désir. Elle veut être aimable et faire impression sur le cœur de l'homme par sa beauté et ses grâces. Dans tout ce qu'elle fait, elle laisse percer cette coquetterie qui naît avec elle, et dont elle ne peut, malgré elle, se départir. Elle aime par besoin, et son amour est doux, libre, naturel; il est pur, délicat. Comme deux électricités contraires, elle résiste et cependant

attire ; elle fuit pour mieux se rendre, comme le dit Virgile :

Malo me Galatea petit lasciva puella ;
Et fugit ad salices, et se cupit ante videre.

Souvent poussée vers l'homme, elle est obligée d'ajouter de la rouerie, parce que le lien qui doit les unir n'étant pas reconnu, elle doit se défier de lui. Les femmes et les souverains, comme le dit si spirituellement M. Ribes, auront besoin de diplomatique aussi long-temps qu'ils manqueront d'amour. Sa vie est dans ce mot ; en lui elle se résume tout entière. La femme trouve son univers dans un seul homme : là où est son époux, où sont ses enfants, sa famille, là est sa patrie. Il n'y a pas de patriotisme, de clocher pour la femme. Si un jour elle se trouve le cœur vide ; si l'âge au loin d'elle emporte grâces et beauté, il faut qu'elle aime encore ; elle exalte son âme et la tourne vers de idées religieuses : elle aime alors son Dieu.

Telle est sa nature morale ; telles sont les modifications multiples qui résultent des phases de son existence : il nous reste à l'étudier maintenant dans son aspect général, dans les nombreuses variations qu'elle éprouve dans les divers climats et les différentes races humaines.

Parvenue à son plus haut degré de développement, la femme se présente dans toute sa splendeur, et

fournit tous les signes caractéristiques de son sexe. Le tissu cellulaire acquiert plus d'expansion dans les organes destinés à la spécialiser ; d'où résulte cette noblesse tendre dans les formes, la rondeur des lignes, la fraîcheur et la souplesse des parties, qui, réunies, sont regardées comme le rhythme de sa beauté. Ses épaules étroites et arrondies, ses lombes largement contournées, ses genoux inclinés, lui donnent des proportions, une attitude et des poses qui la rendent molle et gracieuse. Enfin, il est des conditions propres à l'ovale de la figure, à la direction du front et du nez, des yeux et de la bouche, qui la dotent de cette double beauté de formes et d'expression, si bien reproduite par les artistes anciens et modernes. Son langage d'action ne le cède point à son langage moral, et quoique son visage soit environné par une atmosphère celluleuse ; il est bien loin de manquer d'expression. Ses yeux et sa bouche sont assez mobiles et parlent assez pour dépeindre toute la variété de ses états affectifs ; son éloquence réside dans sa beauté. Elle ne présente pas cependant en tous lieux le même aspect, le même type ; il est des différences qui surviennent et qui découlent des mœurs, des climats ou des races.

Subissant plus que l'homme, comme nous l'avons dit, de nombreuses altérations, nous aurons aussi à étudier un plus grand nombre de variétés qui, peu appréciables, existent néanmoins, et n'échappent pas

à une observation attentive. Comme chez les hommes, la race blanche domine toujours. « De toutes les » femmes de notre globe, les Georgiennes, les Cir- » cassiennes, les Mingreliennes, et en général celles » de tout le Gurgistan, de l'Imirette et des environs » du Mont-Caucase, passent pour les femmes les plus » ravissantes par leurs formes parfaites, l'éclat de » leur teint, la délicatesee de leurs contours, les » grâces et l'air de volupté qui semblent s'exhaler » de toute leur personne. » (Chardin, voy. en Perse, t. Ier.) Malheureusement le moral ne répond point, d'après Virey, à cette beauté physique, dégradée par l'oppression et l'asservissement dans lequel on les tient. Étudiant l'espèce humaine dans les différents climats du globe, je serai porté à penser que la beauté s'éloigne d'autant plus de sa norme que le climat serait plus chaud ou plus froid, que la température serait plus intense. Le sexe, en effet, se rapproche d'autant plus du beau idéal que les régions sont plus tempérées et plus prospères, et s'en éloigne davantage que la vie est plus dure, les climats plus rigoureux ou plus brûlants. Nous voyons ainsi la Sicile, la Toscane, Florence, même Venise, avoir fourni à nos grands maîtres, à l'Albane, au Titien, à Raphaël, leurs inspirations, leurs plus beaux modèles et leurs sublimes créations. Dans les Espagnes, l'Andalousie et la Castille fournissent les

plus belles, mais elles manquent de gorge ; parmi les Françaises, Avignon, Marseille, toute l'ancienne Provence, présentent même, malgré le croisement de races, des types à origine grecque, unissant à la beauté des formes la beauté d'expression. Néanmoins les Languedociennes ont moins de gorge que les Suissesses et les Normandes, à cause de la prédominance du système nerveux qui éloigne, par sa nature, le tissu cellulaire abondant chez ces dernières. Douées d'un tempérament lymphatique ou cellulo-vasculaire, les Anglaises sont généralement blondes, et joignent à une impression piquante une douce physionomie. Les Hollandaises, les Allemandes, et celles qui appartiennent aux nations germaniques, pèchent toutes, d'après Virey, par un excès d'embonpoint.

En Asie, dans les contrées situées en-deçà du Gange, dans les régions peuplées par la même race caucasique, on rencontre des traits analogues. Les Persanes, les Kachemiriennes, d'après Bernier, sont très-agréables. Les femmes d'Orient sont généralement fraîches ; leur peau est douce et rosée : elles brillent par leur embonpoint, regardé par les Orientaux comme le beau idéalisé. Nous voyons donc la beauté matérielle briller dans les contrées Orientales : en Europe, au contraire, c'est la beauté d'expression. Poussant plus loin nos recherches, nous verrons la femme arabe se distinguer par ses grands

yeux noirs, sa physionomie tout expressive, mais défigurée par leur tatouage au front, au visage et au cou. Les Mauresques d'Alger, de Tunis, de Maroc, et en général de la côte nord de l'Afrique, nous ont offert des traits réguliers, une peau satinée, luisante, d'une blancheur remarquable, due sans doute à leur vie passée tout entière dans les harems. Elles ressemblent à des fleurs étiolées; mais dans de pareils climats, elles n'en présentent pas moins des passions ardentes et fougueuses. L'Indoustan et le Mogol les offrent agréables, mais petites et minces, à cause des mariages contractés avant leur entier développement (mém. du colonel Gentil sur l'Indoustan). Les femmes du Malabar présentent, au rapport de Raw, le maxillaire inférieur très-étroit et les oreilles placées très-haut.

Les négresses aux traits physiques et caractéristiques de leur race, c'est-à-dire à une tête plus petite, à un nez épâté, à des pommettes saillantes, des dents proéminentes, des lèvres fortes, à une peau noire, huileuse, satinée; à des cheveux crépus, des membres grêles et longs, joignent une disposition très-grande aux plaisirs voluptueux, et présentent une conformation toute particulière dans les organes sexuels. Les femmes de la race nègre ont généralement une gorge volumineuse, bientôt molle et pendante. Ce dernier caractère est distinctif et ne doit pas être attribué à la chaleur des régions

tropicales, puisqu'on les trouve les mêmes dans le nord des États-Unis. Les Égyptiennes, les Cophtes, les Syriennes, les Arabes, les Éthiopiennes, se distinguent aussi par le prolongement des nymphes et de certaines parties sexuelles. (Sonnini, voy. en haut. et bass. Égypte; Osiander, Thevenot, voy., tom. II. Virey, dict. des sc. méd.) Les Hottentotes présentent aussi un appendice très-volumineux et très-long des parties sexuelles, dont Kolbe a le premier parlé. Les Houzouanasses offrent aussi deux loupes graisseuses d'une nature particulière, situées au-dessus des fesses, et sur lesquelles elles placent leur progéniture pendant leur travail ou leur émigration. En général, ces deux variétés nègres présentent un nez horriblement épâté, une peau huileuse, très-noire, une bourre épaisse pour cheveux, des oreilles longues, et des mamelles si développées et si amples, qu'elles peuvent faire téter leurs enfants par-dessus les épaules. (Virey, dict. des sciences médicales.) Les femmes de la grande race mongole à un front aplati, au crâne peu proéminent, aux yeux regardant un peu obliquement en dehors, aux joues saillantes, à l'ovale du visage, qui, au lieu de se diriger perpendiculairement du front au menton, se dessine d'une pommette à l'autre, joignent des cheveux noirs, et dans les contrées les plus glaciales, des mamelles molles et pendantes, un teint olivâtre et une puberté plus précoce. Les Siamoises et les femmes Mongoles de

l'Asie orientale présentent une taille svelte, un teint olivâtre, des yeux obliques et des dents excessivement noires par l'usage du betel et de l'arèque. Les Samoïèdes, les Ostiaques et les Koriaques nomades, appartenant aux peuplades de race hyperboréenne, présentent un visage plat, une taille courte et une disposition toute particulière aux affections spasmodiques. (Pennaut, tom. I.) Chez les Caraïbes ou la race américaine, les Illinoises et les femmes des Akansas se déforment le visage par l'habitude d'ornements en pierre qu'elles suspendent à la lèvre inférieure. Chez les nations sauvages, elles présentent des coutumes plus ou moins bizarres. On voit ainsi, chez les Caraïbes de la Guyanne, les nouvelles accouchées se lever, vaquer aux affaires du ménage, tandis que l'homme se met au lit et reçoit les visites. Il ne faut pas aller si loin pour voir de pareilles bizarreries : cet usage a existé en Corse, d'après Diodore de Sicile, et existe encore dans quelques cantons voisins des Pyrénées. (Carli, lettres améric. Virey, dict. des scienc. méd.)

Dans leurs rêveries ou leurs prétentions exagérées, quelques auteurs (1) ont voulu comparer les ovaires aux testicules, les corps frangés à l'épididyme, les trompes aux conduits déférents, le vagin au membre

(1) Galien, Avicenne, Rodericus à Castro.

viril. Partant de cette comparaison, ils avancèrent hardiment que les deux sexes n'en faisaient qu'un, et que la seule différence existante se trouvait dans les organes, à l'intérieur chez la femelle, externes chez le mâle. Ce système ne peut être admis; car on conçoit naturellement que des parties destinées à recevoir, ne doivent pas être faites comme celles dont les fonctions sont de donner. D'ailleurs, dans les êtres les plus hermaphrodites possibles, dans les plantes, les organes génitaux placés dans la même corolle, sur le même réceptacle, loin d'être confondus, présentent des organes mâles (étamines) et des organes femelles (pistils) bien distincts. Certains animaux hermaphrodites (leçons sur la génération, du professeur Lallemand), les escargots, possèdent, de la manière la plus évidente, les organes sexuels mâles et femelles, et cependant ils restent inertes et impuissants, si, par leur réciprocité mutuelle, ils ne viennent se féconder. La femme n'est pas seulement femme par ses organes génitaux, quoique le systématique Van-Helmont n'ait pas hésité, dans son imagination ardente et ses inspirations en quelque sorte poétiques, à proclamer que l'organe essentiel de la génération est la source des qualités distinctives de la femme, et de toutes les conditions naturelles et physiques qui la font être ce qu'elle est : *propter solum uterum mulier est id quod est.* Nous serons plus justes en disant que la femme est ce qu'elle est par

rapport à sa construction entière, par rapport à sa vie de sentiment, vie physique, vie intellectuelle. Elle est femme, parce qu'elle est femme, par ses tissus, par ses organes, par ses attitudes, par son moral. Il existe entre elle et l'homme une différence immense qui les fait l'un et l'autre mâle et femelle. Dans l'homme, tout annonce l'énergie et la force; dans la femme, tout respire le besoin de la protection et la faiblesse. Des formes saillantes, des organes forts, une stature puissante et élevée distinguent le premier; la seconde montre à nos yeux des membres courts, des contours arrondis et des traits délicats. Mais ces différences n'existent pas seulement dans le plus haut degré de développement : on les remarque dans toutes le périodes de la vie physique; ce sont deux individus qui, par des traits généraux, tiennent à la même espèce et diffèrent néanmoins par le sexe. Dans l'enfance, ils sont peu distincts, mais ils offrent encore un moral caractéristique et une physionomie spéciale chez le jeune garçon et la petite fille. Cette dernière est plus délicate, plus mince, plus molle, plus blonde que le jeune garçon; ses cheveux sont plus longs, plus déliés; les muscles plus flexibles; son teint est plus pâle, plus blanc; ses goûts sont plus sédentaires; elle préfère des occupations moins bruyantes, et aime à s'amuser de ses poupées, de sa parure, de son petit ménage. Le garçon, au contraire, court aux armes,

bat de la caisse ; tout en lui fait prévoir une destinée plus brillante, plus périlleuse. (Virey, dict. des sc. méd.) A sa pénétration elle joint une imagination plus vive ; son organisme semble marcher et croître plus vite vers un développement plus complet ; la sensibilité de son système nerveux imprimant plus de rapidité à sa croissance, elle laisse percer cet esprit de coquetterie, précoce chez elle, soit par pure imitation, soit poussée par les leçons de sa mère. Le garçon présente, dans ses mouvements, plus de rudesse et de brusquerie, va droit au but sans détour ; on dirait qu'il a déjà en lui le sentiment de sa force. Si, à cet âge, il peut exister un état équivoque, cet état ne dure pas long-temps : la puberté vient présenter des signes saillants et caractéristiques. Les organes de la jeune fille prennent du développement ; elle grandit et devient de jour en jour plus réservée, plus modeste ; elle porte une empreinte de mélancolie qui indique les grands changements survenus dans tout son organisme. Le jeune homme, au contraire, devient hardi, prend du courage et de la fierté, et entre dans la vie avec toute la force du tempérament que lui a réparti la nature.

Des cheveux longs et flexibles, une peau délicate, un plus grand développement de tissu cellulaire, des membres arrondis et gracieux, une tête petite, des épaules délicates, une poitrine resserrée, des hanches larges à contours arrondis, enfin une pré–

dominance tout abdominale constitue la femme (1). Chez elle, les organes, le tempérament, tout convient à l'acte générateur. Une tête puissante, des épaules amples, une poitrine large et volumineuse, des fibres musculaires énergiques, une voix forte et large, une taille haute, une démarche assurée et fière, des organes actifs, une peau brune et velue, une sensibilité plus obtuse, une mobilité lente et réfléchie, annoncent chez l'homme le pouvoir de protéger une association sainte, la famille. D'après ces variations de texture et de forme, je pense qu'on a eu tort de placer tout cet ensemble de différences sous l'entière dépendance de l'utérus, comme l'a fait Hippocrate, et plus tard Van-Helmont et Hoffmann; et on peut l'avancer hardiment, puisqu'on a trouvé des femmes privées de l'utérus qui ne présentaient pas moins tous les attributs de leur sexe. Les os, les fibres charnues, tendineuses, ligamenteuses, les systèmes vasculaire, nerveux, lymphatique, varient dans la femelle; et ce n'est point seulement dans l'espèce humaine, mais encore chez tous les animaux. Les os sont plus courts, plus grêles, plus spongieux, ont moins de volume et de dureté. La clavicule, le sternum, les

(1) Si on circonscrit dans une aire elliptique le corps de la femme et de l'homme, nous verrons les épaules de celui-ci dépasser l'aire. Au contraire, chez la femme, le bassin se trouvera en dehors.

os iliaques, le sacrum, le coccyx, se distinguent d'une manière spéciale. La clavicule est moins courbe, plus droite et plus grêle; les os iliaques présentent plus de convexité en dehors, et contribuent à donner au bassin une plus grande capacité par une plus grande courbure; la symphyse pubienne est réunie par un plus petit nombre de points; les branches de l'arcade pubienne fuient obliquement en dehors pour augmenter l'espace situé entre ces parties osseuses et le coccyx. Les cavités cotyloïdes sont plus éloignées l'une de l'autre, et déterminent un écartement analogue des fémurs, écartement qui donne à la femme cet air gêné lorsqu'elle marche ou qu'elle se livre à l'exercice de la course. C'est ce qui a fait dire à J.-J. Rousseau : « Les femmes ne sont pas » faites pour courir; quand elles fuient, c'est pour » être atteintes; la course n'est pas la seule chose » qu'elles fassent d'un air gêné, mais c'est la seule » chose qu'elles fassent de mauvaise grâce. »

La fibre musculaire est plus molle, plus flexible, plus grêle; elle surmonte les obstacles qui la gênent en cédant, tandis que celle de l'homme semble la surmonter par la force et l'activité : ceci est encore plus vrai au moral qu'au physique; la résistance irrite le premier, l'autre, en cédant, ajoute l'apparence d'une vertu à l'ascendant naturel de ses charmes, etc. (Roussel, ch. 3, 1re partie.) Les muscles sont petits, les tendons sont minces et adhèrent peu aux os; les

artères et les veines sont molles, flexueuses et ténues; celles du bassin sont plus développées et plus extensibles; le sang se porte davantage aux cavités abdominales et pelviennes, les vaisseaux lymphatiques s'y trouvent en grand nombre. Les nerfs grêles et déliés sont très-mobiles; la circulation est plus rapide; la digestion se fait plus vite; la nutrition a aussi un cachet spécial; la respiration est plus rapide. Le système nerveux cérébro-spinal a plus d'activité et de vigueur chez l'homme; le système nerveux trisplanchnique domine chez la femme pour présider plus facilement à l'appareil utérin, à la nutrition du fœtus. Le tissu cellulaire est plus spongieux, plus humide, plus abondant, ce qui arrondit les formes et lui donne cette flexibilité caractéristique du beau idéal : cette beauté est différente dans les deux sexes; d'une manière générale, la femme brille par la beauté sensuelle, l'homme tire tout son éclat de la beauté du sentiment et d'expression. Dans la première, la nature a tout fait pour la conservation de l'espèce; au second elle a donné la puissance ou la force pour la propager et la protéger : de ces deux états opposés de texture et de forme, il doit résulter une harmonie nécessaire à l'amour et au bonheur du couple humain. Par cette loi harmonique nous pourrons expliquer alors ces sympathies d'instincts développées d'une manière si subite, cette propension naturelle, cette attraction qui pousse l'homme vers une femme

plutôt que vers une autre. Cette même loi nous montre comment peut exister entre un homme brun, sec, impétueux, et une femme timide, faible et pudique, un amour si vif et si parfait, amour complément du bonheur.

Il est encore des considérations physiologiques utiles et que nous ne passerons pas sous silence : je veux parler de son tempérament. Il existe, chez tous les individus, des manières d'être différentes qui impriment à chacun d'eux un caractère particulier et constant, caractères qui, coordonnés et groupés, forment les tempéraments et les constitutions. Ces différences ne sont pas si marquées chez les femmes que dans l'homme, à cause de l'uniformité de leurs occupations; cependant ils présentent encore entre eux deux des différences: celui de la femme, considéré sous le rapport le plus général, est caractérisé par la prédominance de l'abdomen et des systèmes vasculaires et nerveux; celui de l'homme, au contraire, est surtout distingué par la prédominance vasculo-musculaire.

Quelques physiologistes ont voulu affecter à la femme un tempérament spécial et uniforme; mais ceci est exagéré et faux; car, dans le cours de la vie, il éprouve des variations imperceptibles dans le détail, mais qui ne laissent pas cependant d'être aperçues après avoir synthétisé les éléments de la constitution nouvelle. Aussi le médecin observateur

ne se fiera-t-il point à de faibles apparences, et ne négligera rien pour arriver à une notion parfaite du tempérament; car cette connaissance approfondie peut lui donner des indications thérapeutiques réelles dans le traitement des maladies des femmes.

Vallésius prétendait avec raison, ajoute Alibert, qu'une connaissance parfaite des tempéraments rendrait le médecin égal à un dieu. Le professeur Lallemand croit que les célèbres praticiens qui se sont rendus supérieurs aux autres le devaient à la connaissance intime de la constitution. Aussi devrons-nous l'étudier d'une manière aussi parfaite que possible, ou plutôt autant que nos forces pourront le permettre.

Malheureusement, si l'on consulte les ouvrages des auteurs qui se sont spécialement occupés de la femme, on reconnaît une grande divergence d'opinions, et chacune d'elles a des raisons assez plausibles pour se faire adopter. Partant de l'opinion générale que les liquides de la femme sont plus ténus, et que cette fluidité les rend propres à pénétrer dans les vaisseaux capillaires au-delà desquels les cellules du tissu muqueux leur offrent un champ vaste pour se diviser et se porter de tous les côtés; pensant, en outre, que ces milliers de petits vaisseaux forment à l'extérieur ce réseau vasculaire d'où dépendent le coloris et la beauté; et forment le tempérament sanguin, Roussel accorde à la femme ce dernier, comme étant le plus favorable à la nature et à la trempe de son esprit.

Elle serait, d'après cet écrivain, disposée aux affections convulsives, à cause de la faiblesse de sa constitution, et ne serait pas susceptible d'un tempérament nerveux. Vigaroux, professeur à la Faculté de Montpellier, partage la même opinion, et admet cependant des causes susceptibles de le modifier. La femme présente bien une constitution sanguine; mais le médecin se tromperait profondément s'il voulait l'assimiler au tempérament sanguin de l'homme; car celui de la femme en diffère par cette abondance remarquable de sucs nutritifs, et une multitude de vaisseaux lymphatiques regardés par d'autres auteurs comme le type d'une constitution particulière.

Quoi qu'il en soit, Vigaroux penserait que la prédominance du système sanguin appartiendrait à la femme apte à la procréation; mais si l'utérus perd de son influence générale, si l'âge critique survient, le tempérament deviendrait alors susceptible de toutes les variétés observées dans celui de l'homme. Capuron, éclairé par les bienfaits d'une physiologie nouvelle, est loin de partager cet avis. D'après lui, le tempérament de la femme est éminemment lymphatique; seulement son influence est modifiée par la combinaison de l'élément nerveux et sanguin. Virey, dans ses études sur la vie de la femme, est du même avis. Enfin, d'autres auteurs ont voulu reconnaître en elle un type unique, le tempérament utérin. Cette divergence dans les idées, ces

différences d'opinion témoignent assez de la difficulté de spécialiser un tempérament propre au sexe, et une pareille idée nous conduirait à l'erreur ; car l'observation et les faits nous prouvent que celui de la femme comme celui de l'homme varient selon les habitudes, le genre de vie, les localités, les climats. Aussi voyons nous le lymphatique tout pur allié au sanguin, être départi d'une manière plus générale aux nations du nord de l'Europe ; tandis que le nerveux pur ou combiné avec le lymphatique appartiendrait au plus grand nombre des femmes méridionales. Je n'avance pas cette loi d'une manière générale, car si l'on trouve la constitution lymphatique dans les pays froids et humides du nord, comme la Hollande, on la retrouve également dans les plaines marécageuses du midi. On peut retrouver de même, dans les salons de Vienne et de St-Pétersbourg, des tempéraments aussi nerveux que celui des Espagnoles et des Italiennes.

Si on avait des idées préconçues, on ne tarderait pas à subir tous les inconvénients auxquels elles donneraient naissance; car, avant tout, il faut se rappeler, à l'examen clinique, que ce sont des malades et non des maladies que l'on est appelé à traiter. Nous devons donc étudier les éléments constitutifs du tempérament de la femme, car ces derniers une fois connus, pourront nous mener à la connaissance exacte de ses combinaisons et de ses variétés. Les

plus distincts, les mieux dessinés sont, chez elle, le tempérament nerveux et le lymphatique. Le premier est rarement naturel, souvent acquis et dépend d'une vie sédentaire et trop inactive, de l'habitude des plaisirs et de l'exaltation des idées, etc., etc. Il se peint avec vivacité chez les femmes vaporeuses dont les volontés sont absolues mais changeantes; elles présentent ordinairement une maigreur générale d'où résultent des traits plus ou moins anguleux, comparés aux formes arrondies des femmes lymphatiques, mais encore loin de cette sévérité dans les contours qui dégénèrent presque en dureté chez l'homme bilieux.

La vivacité du regard, des gestes, de la parole, qui, par leur réunion, constitue le langage d'action, une extrême irritabilité dans tous les organes, une promptitude dans le jugement qui laisse peu de temps à la réflexion, des déterminations précipitées mais peu constantes, une imagination vive mais mobile, constituent le tempérament nerveux. Nous voyons tous ces signes exister dans la nature intime de la femme; aussi ne devons-nous pas être éloigné de penser que ce dernier lui est le plus convenable.

Le second est l'opposé du premier. A une complexion lâche et molle viennent se joindre une physionomie presque insignifiante, des yeux ternes et sans expression: à la rondeur et au moelleux de tous

les contours, dus à la présence du tissu graisseux, il est facile de reconnaître la fille lymphatique, qui sent, pense et agit plus lentement. Autour de ces deux éléments viennent se ranger diverses modifications empreintes à un dégré plus ou moins fort, tantôt du tempérament nerveux, tantôt du tempérament lymphatique, modifications que l'homme de l'art doit s'efforcer de connaître, et posséder, par une étude approfondie, une source d'indications et de contre-indications dans le traitement de leurs maladies.

Être le plus beau que Dieu ait mis au milieu de ses créations, la femme offre encore à notre étude des actes nombreux, des fonctions multiples, fonctions que la nature, dans sa munificence, lui a prodiguées pour concourir à donner la vie à un nouvel individu, le conserver et embellir son existence. A ces différents états viennent se joindre des périodes diverses qui réunies forment l'ensemble de sa triple vie de vierge, de mère et l'âge de retour, âge qui offre au médecin un vaste champ pour l'exercice de son art.

Dans le premier âge, la jeune fille présente peu de caractères saillants, si ce n'est son imagination vive, son intelligence rare et cet esprit de coquet-

terie si manifeste qui semble lui imprimer le désir de progresser rapidement vers une ère nouvelle pour atteindre le but que la nature lui a tracé, la procréation et la conservation de l'espèce. Une nouvelle époque ne tarde pas à s'ouvrir pour elle; elle semble la pressentir et s'y préparer. Elle change. Naguère enfantine, vive, légère, étrangère à la pudeur, elle devient rêveuse, mélancolique, réservée et pudique. Ayant conscience d'elle-même, elle prévoit le rôle qu'elle est appelée à remplir envers la société. Tyrannisée par des passions tristes, elle devient capricieuse et rejette loin d'elle des objets qu'elle avait ardemment désirés peu d'instants auparavant. La coquetterie, ce sentiment opposé à la pudeur, ce désir vague de plaire aux hommes sans se fixer à aucun, naît à cette époque chez elle, comme la pudeur naît du sentiment de sa faiblesse. Ce changement moral n'est point isolé, et provient des changements physiques généraux qui s'opèrent à l'époque de la puberté chez la jeune fille. Elle cesse d'être enfant, et sa destination est empreinte de traits qu'il est impossible de méconnaître. Dès l'enfance, tout était employé à l'accroissement général; maintenant les forces vitales prennent une direction nouvelle, et se portent vers le système glandulaire et l'organe de la génération. Les glandes des aines, des mamelles, des aisselles, du cou, se gonflent et deviennent douloureuses : de l'engourdissement, de la pesanteur

générale des membres, une sensibilité plus exquise vers les parties génératrices, tout indique en elle un travail organisateur nouveau. L'utérus, point central à cette époque, est un foyer d'où des irradiations nombreuses et continuelles portent une excitation spéciale sur toutes les parties du corps, et hâtent leur développement. L'organisme se ressent de ce nouvel acte ; aussi le timbre de voix change, le mamelon grossit, rougit et présente une sensibilité vive ; les membres, frêles et grêles dans l'enfance, deviennent plus consistants, s'arrondissent ; la poitrine prend du développement et offre des contours plus parfaits ; la peau, en conservant sa blancheur, se recouvre de poil au pubis, aux aisselles ; les cheveux augmentent de longueur. L'utérus, devenu centre fluxionnaire, est stimulé par l'abondance du sang qui distend les vaisseaux capillaires et en laisse exhaler une quantité plus ou moins considérable. Dès ce moment la fille est menstruée. Pubère, elle peut remplir ses devoirs envers la nature et jouit des plaisirs de la maternité : elle est femme !

Sorti de son inertie, l'utérus donne lieu à cet écoulement sanguin désigné sous le nom de flux menstruel, fonction que la matrice est appelée à reproduire tous les mois, à moins qu'un état pathologique, ou la grossesse, ne vienne le supprimer. Les causes des menstrues sont la plupart ignorées ; beaucoup d'auteurs cependant ont voulu s'en occuper, et

ont donné des raisons plus ou moins plausibles. Les uns ont voulu, comme Aristote, Mead, y voir une influence lunaire ; mais alors les femmes devraient être réglées toutes à la même époque pour correspondre aux différentes phases de la lune. D'autres, comme Van-Helmont, Paracelse, admettent un élément particulier, une fermentation mensuelle dans l'utérus. Quelques physiologistes avaient trouvé les causes dans la station bipède, le sang se portant par son propre poids vers les parties les plus déclives, principalement au bassin. Ces raisons n'ont pas besoin d'être réfutées, car l'hémorrhagie devrait alors avoir lieu vers des parties plus inférieures. Stoll voulait attribuer cette sécrétion à une puissance métaphysique, conformément à ses idées sur la puissance régulatrice de l'âme, de l'*archée*. Roussel prétendait que cette évacuation n'avait pas existé chez les anciens, et que cet écoulement sanguin était dû à la civilisation et à un genre de vie trop succulent. Il s'est induit en erreur, car les livres de Moïse et ceux d'Hippocrate lui sont contraires. L'un et l'autre de ces différents systèmes a prévalu suivant l'époque. Mais aujourd'hui, éclairés par la physiologie, et avertis d'ailleurs par les tiraillements et la chaleur que ressentent les femmes dans la région de l'utérus, les physiologistes modernes l'attribuent à une fluxion ou à un état pléthorique destiné, d'après Brachet, à habituer la matrice à recevoir un sang qui, d'abord

superflu, doit être utile à la nutrition du fœtus. Le temps de leur apparition varie, et l'époque n'est pas toujours la même pour tous les individus. Le tempérament, les mœurs, les habitudes, les climats et les races, fournissent une foule de variations ; la température vient multiplier ces différences. Aussi voit-on, dans les contrées glaciales, dans les pays septentrionaux, la menstruation être plus éloignée de l'enfance. On voit ainsi les Suédoises, les femmes russes, les Norwégiennes, n'être réglées que vers leur seizième ou dix-huitième année, et mettre au monde des enfants robustes et forts, pouvant parvenir elles-mêmes à leur plus haut degré de développement. Aux Orcades, aux Hébrides, elles conservent la faculté d'engendrer jusqu'à l'âge de soixante ans. En Allemagne, cette sécrétion prend naissance vers la quinzième année. En France, où la température est plus modérée, elle survient à quatorze et même à treize dans les provinces méridionales. Les Italiennes et les Espagnoles ont cette sécrétion à douze ans. Nous avons vu des mères, à Smyrne, qui n'avaient pas plus de douze à quatorze ans. Les Persanes le sont encore plus tôt. (Chard., voyage en Perse.) Les Égyptiennes, les femmes turques, les Éthyopiennes le sont à dix ans. (Dict. des sc. méd., pag. 527.) Le flux menstruel a cependant des irrégularités, et on ne doit pas conclure la loi générale que la menstruation est plus tardive vers les contrées

les plus septentrionales, plus précoce dans les pays méridionaux; car on a vu des Kalmoukes des Kamskadales, peuplades habitant des régions glacées, être nubiles à l'âge de onze ou douze ans. (Dict. des sciences méd.)

Il est enfin, dans tous les pays, des exceptions auxquelles on ne doit point faire attention, et que l'on doit ranger parmi les actes anormaux ou les phénomènes. Des particularités plus ou moins nombreuses annoncent, chez quelques femmes, l'apparition des règles; chez d'autres, elles surviennent sans aucun prodrôme. Généralement l'époque est précédée par des symptômes qui ne trompent jamais la femme qui les a déjà éprouvés une fois : elle ressent aux lombes et aux cuisses de la pesanteur, éprouve des tiraillements aux parties sexuelles, des douleurs aux mamelles; puis survient de la chaleur; les traits se décomposent; une couleur bleuâtre cerne les yeux; le moral quelquefois est affecté; des spasmes, des dyspepsies et quelquefois des vomissements ont lieu. Il y a plénitude et accélération du pouls, rougeur et chaleur générale ou partielle de la peau; il y a réaction de l'utérus sur les deux principaux appareils de la vie, le cérébro-spinal et le circulatoire; le ventre est tendu, douloureux; enfin, l'éruption prend son cours et les symptômes cessent. Il commence par un suintement légèrement sanguin, qui augmente le deuxième et le troisième jour, pour couler abondam-

ment deux, trois, quatre jours, et diminuer ensuite les deux derniers jours, après lesquels il se transforme en une sécrétion muqueuse abondante cessant bientôt après. Le sang évacué est vermeil et liquide, en tout semblable au sang artériel, si ce n'est dans certains cas pathologiques, ou lorsqu'il est retenu pendant trop long-temps dans la cavité utéro-vaginale. Ce liquide est de la même nature que celui de la masse générale; il ne faut donc pas croire, avec Aristote, Graaf, Verhegen, à des propriétés malfaisantes : ses qualités peuvent avoir été exaltées par des circonstances particulières, des actes morbides; mais ceci n'a pas lieu à l'état naturel. L'évacuation quèlquefois ne permet pas une marche aussi régulière, et ne passe point par les périodes d'accroissement, d'état et de déclin. Presque toujours l'écoulement menstruel se fait par l'utérus; cet organe cependant peut présenter des anomalies, et être privé de cette sécrétion. Souvent des femmes ont été réglées par la membrane muqueuse du gros intestin, de l'estomac, des poumons, de l'œil même. Quelquefois on a vu l'évacuation menstruelle être remplacée par un écoulement sanguin du doigt, de la joue, etc. La durée est plus ou moins variable; mais d'après ce que nous avons vu plus haut, sa durée est de six à huit jours, quoiqu'un grand nombre de femmes ne perdent que deux ou trois jours, d'autres, au contraire perdent dix et même quinze jours. Quant à la quantité de sang écou-

lée à l'époque menstruelle, les auteurs ne sont pas bien d'accord : Hippocrate l'avait fixée à vingt onces; d'autres, au contraire, l'évaluent à quatre. Toutefois la quantité la plus ordinaire, d'après Brachet, est de quatre à cinq onces.

Généralement les personnes blondes et lymphatiques perdent infiniment moins que les brunes à tempérament nerveux : c'est ce que nous voyons en compilant les auteurs qui se sont occupés spécialement de cette fonction; aussi voyons-nous les Allemandes, les Anglaises, généralement blondes et lymphatiques, perdre, d'après Dehaën, trois onces; en France, la moyenne est de six onces; les Italiennes, les Espagnoles, et les femmes habitant l'Europe méridionale, donneraient pour résultat douze onces, d'après Robinson et Fitzgerald. Friend fait monter la quantité de sang évacué sous les tropiques jusqu'à vingt onces; les Grecques, des îles de l'Archipel, ne donnent que trois onces. (Sonnini, voyage en Grèce, tome II.) Enfin, des erreurs, des écarts de régime, peuvent troubler cette fonction essentielle à la santé de la femme, et déterminer un écoulement moindre ou en quantité plus grande. L'impression d'un air froid, de l'eau sur les bras, les parties génitales, des bains à l'époque des règles, peuvent déterminer des accidents graves; des boissons trop excitantes, une nourriture trop épicée peuvent porter une affluence de sang trop grande vers l'utérus, et déterminer des ménor-

rhagies. Les femmes ne sauraient jamais donc prendre assez de précaution pour éviter, au moment de leurs règles, toute les causes morales ou physiques qui peuvent en déranger le cours : elles ne doivent jamais oublier que les troubles apportés dans cette fonction sont pour elles la source des maux les plus terribles. Par sa prédominance abdominale et cellulaire, la vierge en qui la puberté vient de modifier l'organisme, est plus profondément génératrice, plus largement sexuelle que toute l'organisation de l'homme fait. Après la conception, elle féconde, crée, nourrit encore, elle porte et alimente pendant neuf mois un nouvel individu, tout en mêlant de la manière la plus intime sa vie à la sienne. Fécondée, il se déroule en elle une série de fonctions et d'actes nutritifs qui croissent de jour en jour jusqu'à l'entier développement du fœtus. « Pendant ce laps de temps la femme » est pour lui un milieu continuellement modifié : » depuis la fluxion nutritive qui se fait à l'arrivée de » l'ovule, jusqu'à la naissance, c'est la répétition du » même travail ; pendant la gestation, le système géné- » rateur, la matrice, les ovaires, les mamelles, sont » un orgasme jouissant d'une vie élevée ; il y a sus- » pension du mouvement menstruel ; il y a plus tard » perception des mouvements du fœtus ; l'économie » entière, le système nerveux et cérébral ne sont pas » moins émus que le système vasculaire. On voit mar- » cher ensemble le développement fœtal, les actes de

» gestation, les âges du placenta : en lui, comme dans » toute vie, d'abord prédomine la fluidité ; ensuite » a lieu l'harmonie la plus grande des fluides et des » solides qui conduit peu à peu à l'ossification, à la » solidité, indices d'une destination accomplie ; et au » besoin de l'expulsion fœtale éprouvé par la mère, » correspond le besoin de l'enfant pour un milieu nou- » veau. » (Professeur Ribes, discours sur la vie de la femme.)

A travers mille maux et des souffrances qui seraient encore plus cruelles si elles n'étaient adoucies par la maternité, la femme travaille avec ardeur vers ce but unique ; il se fait en elle des changements remarquables. De lymphatique, de nerveuse, de sanguine, elle prend une disposition muqueuse dominante ; préparations essentielles aux grands actes de la délivrance et de l'allaitement. Ici un autre rhythme physiologique s'annonce, il existe d'autres besoins ; d'autres fonctions prennent naissance. Une fluxion spéciale se fait vers les mamelles ; pendant la vie intra-utérine, l'utérus a reçu et conservé en grande partie le stimulus nécessaire à l'accroissement et à la nutrition du fœtus ; maintenant, par une sympathie spécifique, ce sont les mamelles qui deviennent, par une irradiation proportionnelle, plus grosses, plus molles, plus sensibles; les glandes mammaires sécrètent le lait. Les matériaux nutritifs changent de qualité et se perfectionnent selon le mode

vivant de l'enfant, entretiennent encore son développement général. La mère le nourrit, le conserve par des soins minutieux et délicats, et le surveille. Malheureusement il n'en est pas toujours ainsi; beaucoup manquent à ce devoir pour écouter des désirs capables de rappeler ailleurs une influence dont le nourrisson ne peut se passer. D'ailleurs, comme le dit Roussel, on ne peut s'occuper de plusieurs objets à la fois, et il serait contre la nature d'entreprendre un nouvel ouvrage sans avoir mis la dernière main à l'objet de ces plus tendres soins. D'autres, plus répréhensibles encore, ne craignent point de confier à des soins mercenaires les premiers éléments d'éducation et la nourriture de leur premier né, pour conserver quelques restes de beauté, ou se livrer sans remord à d'égoïstes plaisirs. Elles se trouvent cependant loin de la vérité, car la nature ne leur a pas imposé des devoirs aussi sacrés pour les voir transgresser impunément; elle punit par des affections de toute espèce celles qui manquent à ce devoir. Aussi voit-on celles qui refusent d'allaiter leurs enfants présenter des engorgements, des ulcères, des squirrhes et des cancers de l'utérus. Elles sont encore dans l'erreur sur ce qui concerne leurs attraits, car lorsqu'une femme nourrit, les seins se gonflent et s'accoutument à une distension modérée par l'allaitement: le lait passant peu à peu, les parties reviennent insensiblement à leur ancien volume; tandis que, chez

les autres, le lait y abonde subitement, les distend avec excès, y séjourne quelque temps, et laisse la gorge souvent flétrie lorsqu'il l'abandonne. L'allaitement, dit le professeur Capuron, est un devoir sacré sans lequel la femme ne peut être complètement mère. Il est cependant des cas ou les mères tendres doivent sacrifier l'amour maternel aux besoins de l'enfant, car sa constitution future et sa santé dépend tout entière des premiers soins. Je crois cette fonction assez importante par elle-même pour mériter quelques règles hygiéniques relatives à la mère et à l'enfant; et les placer ici ne sera point regardé, j'ose l'espérer, comme un hors-d'œuvre ou une vaine futilité. En règle générale, il ne faut point attendre que les seins soient trop distendus, car le lait pourrait acquérir des propriétés nuisibles à l'enfant et à la mère; d'un autre côté, le nourrisson ne doit pas trop chiffonner, presser le mamelon, car tous les frottements exercés par lui peuvent irriter cet organe et déterminer des gerçures ou une irritation assez forte pour empêcher la mère d'allaiter. Le lait de la femme est le meilleur pour cette fonction et l'emporte sur tous les autres moyens inventés de nos jours. Une règle générale, que l'on ne doit jamais perdre de vue, est de ne pas souffrir des changements dans la lactation, changements toujours préjudiciables au corps de l'enfant. Il faut se souvenir que le lait prend des qualités médicales et conservatrices, suivant la force, l'âge et le

tempérament du sujet. La délicatesse des mères sert trop souvent de prétexte : elle devra, toutes les fois qu'il sera en son pouvoir, allaiter et nourrir elle-même ; son lait est préférable et l'emporte sur tous les autres. Celles qui font infraction à cette loi première sont punies par des affections multiples pour manquer à ce devoir. C'est ainsi que la sécrétion du lait n'étant point en raison directe de son absorption, produit une distension des seins, un engorgement qui produit des inflammations difficiles à guérir ; et même, dans quelques cas, voit-on survenir des dégénérescences cancéreuses. La résorption du lait peut produire ces effets ; mais cela ne peut pas être entendu, comme le voulaient les anciens, par métastase.

Ils n'avaient pas eu la modeste attention d'observer que le lait se formait en même temps qu'il était absorbé. Le lait est contenu dans des vaisseaux sécréteurs très-nombreux à la mamelle. Alors que l'enfant tète, l'excitation qu'il détermine cause une espèce d'éréthisme qui lui donne toutes les qualités qu'on lui observe. Ne résidant point dans une cavité, il ne peut y avoir absorption : cette dernière ne peut exister, puisqu'il n'y a pas dépôt. Il est certain, cependant, que tous ces états morbides sont les conséquences immédiates ; il y a pléthore, mais pléthore différente de celles qui ont un caractère particulier : aussi on évacue soit par les urines, soit par des purgatifs,

pour faire cesser les engorgements partiels des mamelles.

Là ne se bornent point toutes les affections des femmes qui n'allaitent point : des tubercules, l'asthme, des éruptions cutanées, des obstructions, des sueurs fétides, des troubles nerveux, des convulsions, de la stupeur, viennent compliquer souvent ces différents états, et porter atteinte à leur constitution et à leur santé. Enfin, il y a une série de dérangements qu'il faut connaître pour ne pas les attribuer à d'autres causes. Dehaën et Van-Swieten ont remarqué que les lochies étaient plus considérables chez celles qui ne remplissaient point cette fonction. Des flueurs blanches viennent aussi porter atteinte à leur santé. Nous devons donc nous opposer vivement à la croyance que les femmes faibles ne peuvent allaiter : ce sont des idées erronées, car la nature sait toujours suppléer à cette apparence de faiblesse. Des femmes excitables, trop ardentes, trop passionnées sont peu propres à être bonnes nourrices. Leurs sécrétions sont peu en rapport avec les besoins de l'enfant ; leur lait est souvent troublé. Il en est, comme nous l'avons dit, qui ne peuvent point nourrir : la phthisie à l'état latent peut se déclarer à cette époque avec intensité, et on doit alors avoir des ménagements. Les affections scrophuleuses, dartreuses, sont autant de contre-indications. Enfin, l'attention du médecin doit se porter sur la mère comme sur l'enfant, car

tous les deux, à cette époque, ont besoin de sa science et de son art. Le demi-allaitement peut être encore utile, mais il faut user de ménagement. L'enfant ressemble à une plante transplantée dans d'autres lieux. Il faut, pour qu'elle vienne à bien, que le sol et le climat puissent être favorables à sa nutrition, à sa vie. Peut-être me serai-je trop étendu ; mais cette fonction est trop importante pour la traiter en quelques lignes et la passer sous silence. En réfléchissant que toutes les fonctions de la vie physique et morale peuvent être arrêtées dans leur développement par une mauvaise lactation et des soins mal appropriés, on ne saurait jamais trop s'étendre sur ces règles hygiéniques.

Après avoir travaillé à la régénération et à la propagation de l'espèce, après avoir rempli le but auquel l'appelait la nature, tout n'est pas encore fini pour la femme; une nouvelle crise, une phase nouvelle l'attend. Malheureusement pour elle, c'est l'âge où tout perd de son coloris et de sa fraîcheur, où tout est désenchanté. La fleur a été fécondée et a produit; il lui reste encore à se faner. Une révolution complète, déterminée par la cessation du flux menstruel, s'opère dans son physique comme dans son moral : les conséquences en sont tristes et la plupart funestes; mais c'est la loi de nature. La menstruation s'arrête le plus souvent vers la quarante-deuxième ou quarante-sixième année : il n'y a pas de règles fixes; elle finit

quelquefois plus tard, quelquefois beaucoup plus tôt. Les personnes lymphatiques et faibles perdent de meilleure heure ; les femmes sanguines et robustes sont réglées jusqu'à un âge très-avancé. Haller cite une femme réglée encore à 80 ans. En second lieu, plus les menstrues ont paru de bonne heure, plus la vie est active et pénible, plus le tempérament est froid, plus aussi en général la ménopause est précoce. Cette époque n'est pas sans orages; la femme qui en approche a de secrets pressentiments, et la plupart la voient arriver avec un sentiment d'effroi. Elles semblent voir dans le lointain cette accumulation d'accidents ou de maux auxquels elles vont être assujetties. Toujours prévoyante, la nature ne néglige pas pourtant de les avertir pour les faire préparer à cette crise. La femme doit apporter à ces changements la plus grande attention, car sa santé future dépend des soins qu'elle prendra à l'avenir. La suppression des menstrues ne se fait pas tout à coup et d'une manière brusque. Les règles semblent procéder par tâtonnement et avec réserve, et se préparer pendant plus ou moins de temps. L'évacuation sanguine diminue ou présente des irrégularités plus ou moins prononcées dans sa périodicité. D'autres fois il y a surabondance ; les règles peuvent venir tous les quinze jours. Quelquefois une, deux menstruations peu abondantes sont suivies d'une métrorrhagie qui peut menacer la vie de la femme. Enfin, il peut y avoir

retard ; elles peuvent diminuer de plus en plus jusqu'au moment où elles cessent pour toujours. Elles cessent, mais ce n'est pas sans une foule d'accidents qui ont fait désigner cette crise sous le nom d'âge critique. Car c'est alors, quoi qu'en disent Magendie et M. Bénoiston de Château-Neuf, que le chiffre de la mortalité s'élève le plus. L'habitude contractée par l'organisme influe encore sur sa santé. Elle se ressent pendant plusieurs années de cette tendance que le sang possédait, de se porter tous les mois vers l'organe utérin. Privés de cette fonction, les liquides tendent vers la périphérie ; aussi la voit-on éprouver des congestions sanguines vers la tête, les poumons ; d'où dyspnée, des hémorrhagies, surtout des vomissements de sang, de l'engourdissement dans les membres, des tintements d'oreille, des douleurs de tête, des maladies nerveuses, spasmes, hystéries, principalement des cardialgies. Des indurations qui étaient restées très-long-temps en repos, à cette époque reprennent une nouvelle vie, deviennent douloureuses, prennent plus d'extension, s'enflamment et passent de l'état squirrheux à l'état cancéreux. Souvent, après quelques-unes de ces indispositions graves, voit-on la femme tomber dans le marasme, la fièvre hectique, et périr misérablement. D'autres fois, en proie à des maux cruels, à des souffrances intolérables, elle meurt à la suite d'une métrite, d'ulcérations à la matrice, du cancer des mamelles ou de l'utérus.

Enfin, des inflammations du bas-ventre viennent mettre un terme à une lente et pénible agonie. Ces affections sont assez nombreuses pour n'en tracer qu'une esquisse rapide : heureusement elle peut se consoler; ce n'est point la marche la plus commune.

L'âge critique peut avoir ses avantages : certaines femmes, maladives jusqu'alors, commencent à jouir de la santé, deviennent fortes, acquièrent de l'embonpoint, prennent de la fraîcheur et semblent rajeunir. Chez le plus grand nombre, après quelques années de tourmente, le calme renaît, mais il existe chez elles de l'inquiétude, une certaine anxiété; car elles voient, tous les jours, charmes, beauté, hommages s'échapper pour ne plus revenir. Dépouillée de la plus noble prérogative de son sexe, n'étant plus apte à la génération, cessant d'être femme, a-t-elle peut-être raison de craindre et de redouter l'époque où elle n'est rien !....

Nous avons vu à la puberté tous les organes prendre du développement ; la nature les a dirigés vers le beau et l'utile ; il y a eu changement au moral et au physique. La femme, à l'âge de retour, doit, comme elle l'a fait dans toutes les périodes de sa vie, changer d'aspect et de forme pour la dernière fois. A peine a-t-elle fait le premier pas dans l'âge critique, que tournure séduisante, contours délicieux, physionomie ravissante, coquetterie et grâces, pouvoir de conquérir, tout disparaît, et cette perte n'est

point sans soupirs et sans regrets. Sa constitution entière change ; son caractère devient plus semblable à celui de l'homme ; ses idées changent complètement ; l'empressement de voler aux bals , à la promenade , aux spectacles , fait place à de nouvelles passions, comme à celles de l'étude , à des réflexions religieuses qui rappellent le passé comme illusoire ; ses sentiments prennent une autre direction. On voit s'effacer insensiblement cette tonicité, cette blancheur attirante qui embellisait la femme à la puberté. L'utérus , en cessant d'exhaler du sang , comme nous l'avons dit, change ses caractères physiques. Elle acquiert un embonpoint plus considérable qui semble, les premiers moments de l'âge de retour passés , lui donner une nouvelle fraîcheur. Cette apparence est due sans doute au sang qui, auparavant évacué par les menstrues, est converti en graisse et en substance nutritive des organes. Les ovaires se rapetissent , les trompes et les parties sexuelles se fanent. « Les mamelles se flétrissent , ou bien se chargent d'une graisse abondante dans laquelle la glande semble étouffée , et finit par disparaître presque complètement. (Le prof. Dugès , man. d'obstétr.) » Si nous portons plus loin notre investigation , nous verrons le mamelon s'effacer peu à peu , les tubercules placés au-dessous de l'aréole devenir petits ; les conduits excréteurs se resserrer et s'oblitérer. L'organe sécréteur s'est évanoui : la rose est effeuillée.

Sciences accessoires.

—

Donner les caractères et la description des principales espèces de vers intestinaux cylindriques qu'on peut trouver dans l'espèce humaine.

Les principales classes de vers intestinaux cylindriques comprennent :

I. Les *oxycéphales* présentent un corps allongé, cylindrique ; ténus aux deux extrémités ; pas de traces d'articulation ; tête distincte, obtuse ou tronquée ; bouche terminale, orbiculaire ; anus plus ou moins terminal ; sexes séparés. Les mâles ont le corps plus court, plus grêle que les femelles. Les organes générateurs ont la forme de longs filaments qui s'entortillent autour du canal intestinal. Leur communication extérieure se fait par un orifice médian situé vers le tiers antérieur du corps.

II. *Tricocéphales.* Le tricocéphale de l'homme, décrit pour la première fois par Rœderer et Wagler sous le nom de trichiure, se rencontre dans presque toutes les épidémies typhoïdales. Si les auteurs n'en font pas mention, on le doit à leur petitesse extrême. De la longueur d'un pouce et demi à deux pouces, la partie capillaire forme les deux tiers de

toute sa longueur ; il est blanc, quelquefois coloré par les aliments dont il est rempli. La tête, occupant l'extrémité antérieure ou capillaire, passe assez brusquement à la partie renflée ou postérieure. Le mâle, plus petit que sa femelle, se reconnaît à sa partie renflée, spiriforme. La femelle possède à son extrémité une petite ouverture qui peut servir d'anus et de vagin.

III. *Oxyure*. Corps arrondi, bouche orbiculaire, organe excitateur dans une gaîne. Le mâle, de la longueur d'une ligne à une ligne et demie, a le corps mince. La partie intérieure est entourée d'une membrane transparente : on aperçoit à travers cette dernière un tube droit qui est l'œsophage. Le tube intestinal s'étend dans toute la longueur du corps qui devient peu à peu plus gros et se contourne en spirale vers la queue. Chez la femelle, le canal alimentaire est entouré, à la terminaison de l'estomac, par les oviductes. La queue se termine en forme de poinçon si aigu, que l'œil a de la peine à l'apercevoir.

IV. L'espèce que l'on trouve chez l'homme est l'ascaride lombricoïde, vulgairement connu sous le nom de lombric. Ces vers ont le corps d'une longueur de six, dix jusqu'à quinze pouces. La couleur est ordinairement rouge ou brunâtre, quelquefois plus claire ou plus foncée, suivant la couleur des aliments dont ils sont gorgés. Les organes générateurs

sont très-souvent visibles à travers les téguments. Ainsi que le canal alimentaire, la tête se distingue du corps par une dépression circulaire, et offre trois valvules qui peuvent s'ouvrir et se fermer. Quand elles s'ouvrent, on voit au milieu d'elles un petit tube qui est l'ouverture de la bouche proprement dite. Le corps est cylindrique et ténu aux deux extrémités; cependant il est plus volumineux du côté de la tête. Le canal intestinal se termine par une fente transversale ou anus qui est situé à la partie inférieure, un peu avant l'extrémité postérieure du corps. Le mâle se distingue de la femelle qui, plus grande, laisse voir une queue recourbée, d'où sort quelquefois un double pénis. Cet appareil, chez elle, remplit tout le corps et la fin de la queue.

Anatomie et Physiologie.

—

De la disposition des vaisseaux sanguins dans les membranes muqueuses.

Les membranes muqueuses reçoivent un très-grand nombre de vaisseaux sanguins et artériels qui for-

ment dans les muqueuses, d'après l'illustre Bichat, un réseau vasculaire multiplié, dont les branches, après avoir traversé le chorion muqueux et s'y être ramifiées, viennent s'épanouir à la surface, et embrassent les corps papillaires qui se trouvent recouverts seulement par l'épiderme d'une transparence et d'une finesse exquise.

Sciences chirurgicales.

—

Des obstacles à l'accouchement par le col utérin.

Le col utérin participe à la parturition d'une manière bien manifeste, et l'expulsion du fœtus ne peut avoir lieu sans que ce conduit se dilate. Le mécanisme de cette dilatation est totalement subordonné aux contractions de la matrice ; lente et peu sensible au début, elle est très-rapide vers la fin.

Si nous considérons maintenant la disposition des fibres de la matrice, on peut se rendre compte de ce qui se passe dans la dilatation du col. Obliques,

transversales ; perpendiculaires, les fibres, toutes courbes, sont en grand nombre vers le fond et le corps de la matrice. Le col en est presque dépourvu. Or, les fibres verticales et obliques tirent, par leurs deux extrémités, les fibres horizontales, sur lesquelles elles prennent leur point d'appui. Les transversales, en se resserrant sur l'œuf, tendent à glisser vers le sommet ou vers la base ; mais aussi nombreuses au-dessus qu'au-dessous de la zone transversale moyenne, il en résulte que, dans une contraction générale, les fibres circulaires de la moitié inférieure se trouvent seules pour résister aux longitudinales et aux circulaires de la moitié supérieure. D'autre part, le fœtus ne pouvant être poussé que vers le point le moins résistant, s'engage dans l'orifice dilaté par une cause puissante, etc., etc.

De ces considérations physiologiques, il résulte, comme conséquences naturelles, que les viciations de ce conduit, de quelque nature qu'elles soient, servent d'obstacle à l'accouchement. On peut citer parmi ces viciations :

1° Le resserrement. Ce phénomène, quoique rare, peut être soumis à deux variétés : tantôt c'est l'orifice externe qui est resserré, tantôt l'orifice interne. Il peut être encore naturel ou spasmodique.

2° Divers états pathologiques, tels que tumeurs cancéreuses, squirrheuses, polypes, peuvent se développer au pourtour du col utérin, l'oblitérer en

partie ou en totalité, et servir d'obstacle à la parturition.

3° La direction anormale de ce conduit doit être aussi mise en ligne de compte. Cette fausse direction peut tenir à l'obliquité de la matrice. Dans tous ces cas, le col affecte une direction opposée à celle de l'utérus. C'est ainsi que l'obliquité de ce dernier organe ayant lieu en avant, le col est porté vers la partie postérieure. C'est ce qui a fait dire, en pareil cas, à certains accoucheurs mal habiles, qu'il y avait absence du col.

Sciences médicales.

—

De la médication antispasmodique.

Nous définirons la médication antispasmodique : l'emploi des agens pharmaceutiques, jouissant de la propriété SPÉCIFIQUE de changer certains troubles *apyrétiques* et primitifs de l'innervation.

A quels états morbides divers doit-on opposer cette médication? Voilà le point le plus important de la

question ; c'est aussi le plus difficile à résoudre, et cette difficulté est une raison directe de la grande quantité et des formes si variées des affections spasmodiques dont nous a dotés notre civilisation énervante, et par suite l'affaiblissement naturel de notre constitution physique.

Avant d'aller à la recherche de ces états pathologiques, nous devons reconnaître que tous les spasmes primitifs sont les analogues des mouvements instinctifs que nous éprouvons et dont nous pouvons facilement suivre la marche, depuis leur point de départ jusqu'à leur aboutissant ; point de départ tel que les grands viscères ou les organes de la reproduction. Ainsi :

1° Dans le spasme essentiel, c'est-à-dire naissant d'un de ces grands foyers, avec réaction de l'activité nerveuse sur les muscles soumis à l'empire de la volonté, et dont la course irrégulière est souvent presque insaisissable, on emploie avec succès les antispasmodiques dont l'action instantanée et fugace est sans excitation ; des remèdes, enfin, dont l'action aussi mouvante que les phénomènes morbides eux-mêmes, oppose un prompt soulagement à une irruption subite, en ayant soin toutefois de rechercher si la source de ces mouvements spasmodiques est épigastrique, thoracique ou hystérique, et de combiner les moyens à employer avec les modifications que les troubles nerveux peuvent imprimer à ces organes.

2° Dans le spasme concomitant à une affection aiguë ou chronique, les premiers regards du médecin doivent se porter sur l'état pathologique primitif du malade, car les mouvements spasmodiques peuvent augmenter le mal par l'addition toujours défavorable de l'élément nerveux.

3° Si le spasme n'est que symptomatique, on n'emploiera les antispasmodiques qu'après avoir combattu la cause de l'affection, et avoir mis l'organe dans un état propre à recevoir les bienfaits de ces agents.

La thérapeutique emprunte aux trois règnes les corps dont elle dispose dans le traitement des maladies spasmodiques. Ces agents pharmaceutiques sont les éthers, les plantes de la famille des valérianées, des aurantiacées, des laurinées, des substances minérales et des substances d'origine animale. Ils ont été appelés antispasmodiques en raison de leur action spécifique se manifestant par une modification particulière du système nerveux, telle que son influence fait cesser presque subitement le trouble de l'innervation, et apaise les contractions musculaires. Cette médication est difficile, en raison de la mobilité des affections contre lesquelles on l'emploie, et de l'aptitude toute spéciale qu'ont les organes de contracter l'habitude de ces agents pharmaceutiques. Leur action est double; elle s'étend sur le système nerveux organique, en le fortifiant, en rétablissant les fonctions, en fixant dans l'organe devenu le siége de l'affection

une innervation tendant à la développer à l'excès.

Cette action s'étend aussi sur le système nerveux de la vie animale, en régularisant les mouvements musculaires et en apaisant les sympathies douloureuses que ces affections spasmodiques provoquent si souvent. Ces agents médicamenteux sont doués d'une force active, vive, mais passagère; et leur impression brusque, si favorable dans certains cas, en changeant le mode de vitalité du système nerveux, peut donner facilement naissance à des maladies inflammatoires, si elle est prolongée sans circonspection.

FACULTÉ DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. CAIZERGUES, Doyen.	*Clinique médicale.*
BROUSSONNET.	*Clinique médicale.*
LORDAT.	*Physiologie.*
DELILE.	*Botanique.*
LALLEMAND, Présid.	*Clinique chirurgicale.*
DUPORTAL, Suppl.	*Chimie médicale et Pharmacie.*
DUBRUEIL	*Anatomie.*
DELMAS.	*Accouchements.*
GOLFIN.	*Thérapeutique et Matière médicale.*
RIBES.	*Hygiène.*
RECH.	*Pathologie médicale.*
SERRE.	*Clinique chirurgicale.*
BÉRARD, Exam.	*Chimie générale et Toxicologie.*
RENÉ.	*Médecine légale.*
RISUENO D'AMADOR.	*Pathologie et Thérapeutique générales.*
ESTOR.	*Opérations et Appareils.*
BOUISSON.	*Pathologie externe.*

Professeur honoraire : M. Aug.-Pyr. DE CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. Viguier.
Bertin.
Batigne.
Bertrand
Delmas fils.
Vailhé.
Broussonnet fils.
Touchy.

MM. Jaumes.
Poujol.
Trinquier, Examinateur.
Lescellière-Lafosse, Exam.
Franc.
Jalaguier.
Bories, Suppl.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.